

Entretien avec Maud Simon par Charles Lopez pour les éditions Moires, 31 août 2016

Le roman *Enterrer maman* raconte l'histoire d'une jeune femme Mathilde qui se rend à l'enterrement de sa mère. Durant tout le roman, celle-ci va revenir sur la relation particulière qu'elle avait avec sa famille. *Enterrer maman* est le premier roman de Maud Simon, publié dans la collection *Lachésis*.

Comment est né ce livre ? Quelle a été l'idée de départ ?

Au commencement de l'écriture m'est venue l'idée de la scène de l'enterrement qui est au cœur de l'intrigue. Le roman, au fil de son élaboration, s'est construit autour de cet événement de la vie familiale qui permet de dévoiler ce qui unit et désunit une famille.

Le roman est construit en deux parties : la première partie se déroule durant la cérémonie religieuse et la deuxième partie décrit le déjeuner de famille qui a lieu après l'enterrement. Pourquoi avoir prolongé cette scène en écrivant autour de ce repas ?

J'avais en tête une architecture du récit qui respecte la règle du théâtre classique des trois unités : un récit qui comporte une seule action principale – un enterrement –, se déroulant dans un même lieu (unité de lieu), et dans l'espace d'un seul jour (unité de temps), avec des analepses permettant d'éclairer la narration au présent. Le roman déroule son action en quelque sorte en trois actes, dont les décors sont : l'église, le cimetière et la maison familiale dans laquelle est pris le repas.

Le livre commence par une citation de Flaubert « La fenêtre, en province, remplace les théâtres et la promenade. » J'ai trouvé que ce rapport au théâtre et au spectacle traverse tout le livre. Mathilde, tout au long du roman, est dans la contemplation des choses qui l'entourent, elle est comme spectatrice de ce qui l'environne, les autres personnages jouent presque un rôle. En fait *Enterrer maman*, c'est un peu un livre qui parle de la société de l'apparence dans lequel nous sommes ?

Le choix de la citation était d'abord un hommage rendu à Flaubert, dont la lecture a fortement nourri mon écriture, notamment dans les scènes de dialogue au cours du repas où nous ne sommes pas loin du pastiche de *Bouvard et Pécuchet*. Je me suis également souvenue des abondantes descriptions d'intérieurs dans les romans de Balzac ; je souhaitais, comme Balzac le fait par exemple pour la pension Vauquer dans *Le Père Goriot*, rendre compte de la personnalité des hôtes de la maison familiale à travers la description de son décor et de son mobilier. Balzac n'est pas loin non plus dans le décalage que je souhaitais montrer entre les scènes de la vie de province et celles de la vie parisienne. Cette opposition est assez nette entre les personnages de mon roman lors du dialogue sur ce que l'on a appelé « l'affaire

DSK » : ce sujet de conversation n'intéresse que les Parisiens « descendus en province » pour assister à l'enterrement, mais est un « objet de scandale » pour les personnages provinciaux. Par ailleurs cette scène était l'occasion de montrer la distance qui s'est installée entre Mathilde et le reste de sa famille demeurée en province : elle est incapable d'avoir un comportement « approprié » à la situation, elle ne comprend plus le monde de ses parents qu'elle a quitté, et qui n'est dorénavant plus le sien.

Mathilde au final parle peu dans le roman.

Mathilde n'est effectivement pas le personnage qui prend le plus la parole dans le roman.. Elle est davantage dans la perception et le commentaire intérieur auquel le lecteur a accès par le biais de la focalisation interne. Elle analyse chaque geste, chaque comportement ou paroles échangées par les autres personnages ; elle est perpétuellement dans l'analyse psychologique, bien que beaucoup de choses lui échappent.

À la page 14, Isabelle (la mère de Mathilde) trouve un exemplaire du *Phédon* de Platon. À travers l'allégorie de la caverne présente dans *La République*, Platon fait une distinction nette entre le monde sensible qui est le monde des apparences et de l'illusion définie comme trompeur et illusoire, et le monde intelligible, celui des idées qui se fait l'écho de la réalité pure.... un peu comme dans le livre au final ? Vous décrivez une société de l'apparence : les membres de cette famille jouent un rôle, tout le monde fait, à première vue, bonne figure, toutes les relations entre les personnages semblent fausses...

Je ne sais pas si je parlerais de monde des apparences.... Il s'agit plutôt à mon sens de la rencontre entre deux mondes qui se confrontent tout au long du roman : le monde de l'enfance de l'héroïne que celle-ci a quitté pour faire ses études, et la vie parisienne où l'héroïne évolue désormais, qui est un univers social différent de celui de ses parents et des autres membres de sa famille. Cette distance est ainsi manifeste dans les choix de vie qu'ont fait les deux sœurs : l'une, demeurée à Caen, a choisi le mariage et la maternité, alors que l'autre, Mathilde, est célibataire, vit dans un studio et a fait le choix de privilégier sa carrière plutôt que de se consacrer à une vie de famille comme l'ont fait sa sœur et sa mère.

La photographie est très présente dans le roman. Mathilde se déplace dans une maison remplie de photos représentant des instants de vie familiale. C'est comme un leitmotiv qui revient régulièrement.

Ce que je souhaitais souligner, c'est la fonction sociale que peut occuper la photographie dans le mode de représentation spécifique ancré dans les pratiques et les rapports de la vie familiale. La photographie est un instantané qui fige pour l'éternité les rites familiaux : les naissances, les baptêmes, les mariages. A travers elle se joue la construction d'une image de soi et de représentation de l'autre dans la vie d'une famille : elle peut être assez différente de la réalité, car elle bouleverse le rapport au réel.. La photographie peut écorner la réalité.

L'opinion commune a tendance à sanctifier la famille, vous vous la désacralisez au final ? Mathilde voit véritablement sa famille comme un fardeau.

Je souhaitais montrer comment le personnage de Mathilde s'est construit en tant qu'individu en se libérant des contraintes familiales : cela passe notamment par le fait que le personnage se conçoit comme l'enfant mal aimé de la famille, que cette place dans la fratrie soit réelle ou fantasmée. C'est son « roman familial », dans lequel le personnage de la mère est au centre du fantasme familial, alors que le père est très en retrait. L'éloignement qui s'est instauré fait que Mathilde est devenue, les années passant, étrangère à sa propre famille.